

TRIADOMANIAQUE

(Vériréel & Superbon)

Marion Renauld / février 2012

Dans la première moitié du siècle dernier, Aldous Huxley écrit que les trois plus grands maux (*evils*) de notre époque, dont il dira du troisième qu'il est le plus dangereux, sont l'idolâtrie nationaliste, le mensonge organisé, et la distraction non-stop. A ces maux, quantités de « moindre mal ». On peut penser que c'est un restant nécessaire ; il y aura toujours des cons. Ces trois gros-là, au moins, on devrait arrêter. Ce dormeur éprouve une douceur absolue, mais debout c'est toujours la représentation, et il serait, dit Michaux, « bien extraordinaire que des milliers d'événements qui surviennent chaque année résultât une harmonie parfaite. Il y en a toujours qui ne passent pas, et qu'on garde en soi, blessants.

Une des choses à faire : l'exorcisme ». L'époque, quant à elle, souffre aussi d'être écartelée, de voir si peu d'intentions sincères, et bien sûr de noyer le poisson en lançant tout le monde vers une âpre quête de loisirs, alors qu'on rêve au *big fun* – à un peu plus de cet état où on est quand on rêve.

ET UN.

Ce qui va avec le nationalisme, c'est la guerre. Sinon, pourquoi irions-nous parler de nations, nous dirions plutôt « Je viens de cette terre où les arbres font ceci et cela, et les hommes et les bêtes, etc. ». Evidemment, par ailleurs, il y a les parties de foot et les échanges interculturels, mais alors d'idolâtrie, c'est bizarre. On n'aime pas bien non plus les slogans sérieux qui ornent les gradins, les prix nobel qui deviennent des valeurs ajoutées, et qui finissent par faire oublier l'existence même de certaines – nations. Des pays, quoi. Et alors pourquoi ce truc avec des racines, non pas seulement physiques, mais institutionnelles. Chapeau pointu.

J'ai connu des gens qui idolâtraient comme ça, à propos de différentes choses, c'était divin, c'était au point de mourir tellement c'était beau, bien, trop drôle. Vénérer la déesse du sol, parmi tout le choix, venez voir, des déesses à disposition : celle de votre profession, celle de votre famille, celle de votre sexe. Les types de la mafia, par exemple, quand ils disent « Entre [nom de nationalité que vous jugez approprié de véhiculer], on se comprend », ils parlent du sens de la famille, ou bien ils parlent de l'honneur du pays ; parfois au nom des deux.

Si c'est facile de trouver un soldat patriotique, dévoué à sauver l'image de sa nation, c'est plus dur de parler d'infirmier de guerre nationaliste. Y en a qui soignent que ceux qui viennent de chez lui, que ceux qu'il juge dignes, c'est dégueulasse. On se retrouve avec des blessures intérieures (je devais choisir entre un gars du bataillon et un ennemi qui s'était égaré, finalement j'ai gueulé Vive la République !), on se retrouve avec des blessures en soi, à cause de choses trop grandes pour un seul homme.

Et si tous les gars rentraient chez eux parce qu'à un moment, tous les gars y-z'en ont plein l'cul d'vos conneries. Et tous ceux qui, en somme, s'achètent des montres en or, ou rêvent de s'en acheter, ou volent celles qu'ils trouvent, tous

ces gens croient baiser les pieds divins de la Beauté, ça coûte cher en chair à canons.

Une des choses qu'on peut acheter sans culpabiliser : un livre. Voire même, un livre d'occasion. Un fameux objet, quand même, le papier. Voyez cet échange digne entre substances : je peux te donner des feuilles, sur la feuille on écrit (des trucs bien), qui change si vite de forme qui dans l'air, qui dans l'eau, dans le feu et qui se désagrège. Les paroles s'envolent, les écrits s'envolent aussi.

Entre temps, penses-tu, des livres dans une guerre, ce n'est pas très pratique. Les piscines non plus, alors que c'est tellement bon. Parfois il faut se battre. Ça n'a rien à voir avec l'honneur de la patrie. On revendique le droit de pouvoir rentrer tranquille. De trouver tous les matins un espace présent et plein, dans lequel il y a du sens à dire Nous, allons donc tout juste construire un seul gigantesque espace de jeux.

ENTRE TEMPS, ET DEUX.

Il y avait une fois, à Bagdad, une jeune fille qui s'appelait Azza. On la voyait parfois passer devant les boutiques des magasins, elle préférait les petites boutiques et les bons plans. Tout autour, cela ruisselait de soleils. Les yeux pouvaient se perdre dans les fontaines. Azza était celle-qui-ne-mentait-jamais. Les chevaliers de la Table Ronde la rencontrent trois ou quatre fois pendant les millénaires. C'était à la fois une souffrance et une joie intense, de savoir ce qui doit être dit, ce qui doit être fait. Un jour Azza rencontra un guerrier qui allait, monté sur son ours, rejoindre son bataillon ; alors qu'il allait bon train, son ours commença de ralentir à l'approche d'Azza, et ce fut le point d'arrêt. « Mon ours vous salue, mademoiselle. Du coup comment ça va ? – Ça va, dit-elle. Et vous ? » Celle-qui-ne-ment-jamais peut poser des questions parce qu'il y a des choses qu'elle ignore. Elle est juste sûre de ce qu'il est possible de savoir. Azza n'était

pas Dieu, il lui était seulement permis, comme au soldat, qui n'allait pas mal, de ne pas choisir de dire un mensonge quand on peut dire la vérité.

Azza, volontairement, disait ce qu'elle savait, comme elle le savait. « Tu es en retard, ou peut-être en retôt, mais tu n'es pas à ta place. – Ma place est autour de la table ronde, et c'est pour ça que je m'empresse. – Ta table ronde peut-elle accueillir tout le monde ? – En principe oui, mais cela demande du temps ». On voyait la caravane passer. On en a marre marre parce que les plus simples vérités sont devenues triviales. Ben oui, yalaguerrrr. Entre le mensonge à couronnes et l'organisation d'un mensonge qui passe pour une évidence, pourquoi c'est si dur d'être sincère.

Non loin de là il y avait une table, avec deux trois chaises et les vaches dans la cour. Une sorte de cabane, un espace-présent-et-plein qui n'attendait rien qu'à être cultivé. Dans la vie on s'y joint, on y plonge et on sort. C'était l'invitation à Zaza.

ET TROIS.

Ça se passe quand on apprend à écrire. On essaye des écritures, parfois. On évite de dire que maintenant, les gens n'écrivent plus ; il y en a encore plein, si vous regardez vraiment partout, qui n'ont même pas encore essayé. Quand on apprend à écrire, on sent ce qu'on fait. Si on tape beaucoup et souvent avec des machines sur des tapes, ça peut aussi le faire, le pianiste et la secrétaire partagent un rapport proche avec le bout de leurs doigts.

Admettons l'écriture secondaire. L'épouillage social est l'art de la conversation quotidienne. Tout discours est directement issu d'un rapport, d'une mise en commun dans laquelle on est soi, et nous. Des éléments qui s'affrontent, s'apprivoisent, s'influencent. Et tout le temps qu'on cause, avec quel genre de

voix voulons-nous parler ? Le genre de distraction que nous produisons, complètement extraordinaire, des tas de choses reconnaissables, ok, ou ça nous est complètement neuf. L'état dans lequel nous faisons l'épreuve de la musique. Langage universel, distraction amusante, chose profonde, chaleur.

Azza dit : Quand tu te mettras à parler, homme, fais le bon choix. Tu peux crier ou chanter. Il existe tout un répertoire, tu peux aussi inventer. Mais diable ne vas pas ajouter aux longs sanglots des opprimés. Lance-moi une « boule aérienne et démoniaque – état merveilleux ! », Michaux. Et quand tu te mettras à rire, homme, fais le bon choix. Il y a des responsables partout, avec leur milliard d'infimes particules du monde, comme il est, de toutes les couleurs, rangées avec joie, rangées avec passion, avec douleur, éclat, portée significative, portion congruente, foi, ironie, prudence, stupeur.

Azza rit, songe, raisonne, dit les faits, réussit sa création. Que ça fasse plaisir, que ça fasse sens et comme ça, on envoie les rayons.

ÇA NE PEUT JAMAIS ÊTRE ZERO.

C'est tout. C'est juste vrai.